

Giuseppe Conte

6 poèmes

traduit de l'italien par Christian Travaux

Io che ti ho dato tutte le stagioni

*Io sono stato tutte le stagioni
per te. E tu non ricordi la primavera
acerba, appuntita dei primi baci
fugaci e scopritori, di tutte le ore
passate l'uno contro l'altra, tu
su uno scalino perché potessi meglio
io così troppo alto di statura
portare il sesso gonfio contro il tuo
a vibrare, frecciare, soffrire.
Eri così ossuta, inappagabile.
Sembravi una spina di rosa, le lacrime
d'un corallo, eri straniera, sottomarina.*

*E l'estate, la ricordi almeno quella,
di fuoco come l'inferno dei più torbidi
desideri, le indocili, le oscene
litanie, i controllati e morbidi
insulti, gli spettri convocati, gli urli
del piacere quando tu ne violavi
ogni soglia.*

*Io ti diedi l'estate, la voglia
naturale di passare i limiti
e di esplodere come le nebulose
e gli anemoni.*

*Io ti diedi l'autunno, è vero
con le sue ventate di buio precoce
con le mareggiate che spingono
sulle spiagge relitti, alghe, detriti
con i primi freddi che fanno
dolere le articolazioni e le ossa.
Non c'è niente che possa
evitare che perdano ore di luce
due amanti.*

Moi qui t'ai donné toutes les saisons

J'ai été toutes les saisons
pour toi. Et tu ne te rappelles pas le printemps
acide, pointu des premiers baisers
fugaces et découvreurs, de toutes les heures
passées l'un contre l'autre, toi
sur une marche pour que je puisse mieux
moi ainsi trop haut de stature
porter mon sexe gonflé contre le tien
pour vibrer, lancer des flèches, souffrir.
Tu étais si osseuse, inassouvissable.
Tu semblais une épine de rose, les larmes
d'un corail, tu étais étrangère, sous-marine.

C'est l'été, te souviens-tu au moins de lui,
de feu comme l'enfer des plus troubles
désirs, les indociles, les obscènes
litanies, les douces insultes
maîtrisées, les spectres convoqués, les hurlements
du plaisir quand tu en violais
chaque seuil.

Je t'ai donné l'été, l'envie
naturelle de passer les limites
et d'exploser comme les nébuleuses
et les anémones.

Je t'ai donné l'automne, c'est vrai
avec ses vagues de nuit précoces
avec ses bourrasques qui poussent
sur les plages des épaves, des algues, des détritits
avec les premiers froids qui font
souffrir les articulations et les os.
Il n'y a rien qui puisse
empêcher que deux amants perdent des heures
de lumière.

*E ora che è inverno, ora che per te
è sfiorito il mio corpo e la mia anima
lontana, riprovevole, sospetta ?
Inverno, solo quello ormai ci aspetta,
ghiacci deserti, giorni
corti come i tuoi scatti di orgoglio
lividi come un rifiuto, nudi come coltelli ?
Io che ti ha dato tutte le stagioni
muoio se non vedo un nuovo germoglio.*

Il cellulare lasciato sul copri letto

*Sibila il cellulare
lasciato sul copri letto
nella mia camera d'albergo
simile ad un insetto
levigato, ingigantito.
Mi risveglio e lo prendo.
È la voce che attendo.
Ti dico grazie, vita.
Domenica mattina
e tu mi sei vicina
da un mare all'altro mare
va chiara la tua voce.
Forse tu mi vuoi ancora.
Miracolo che continua.
Luce di un'altra aurora.*

Qualcosa di così immenso

*Com'era diritto mio padre
quando saliva le scale
di ritorno dall'ufficio
e le nostre vicine, le parrucchiere
la salutavano : « dottore ».
Che passo veloce, sicuro.
Che doppiopetto, che cappotti portava
quando la domenica rientrava
forte come una folata di tramontana
da quei suoi segreti, fiabeschi
viaggi di fine settimana.
Fu proprio dalle falde del cappotto
che quella sera fece saltare
sul pavimento della cucina
per me il cucciolo promesso*

*il piccolo pastore tedesco
che poi chiamammo Sahib.*

Et maintenant que c'est l'hiver, que pour toi
est défleuri mon corps et mon âme
lointaine, répréhensible, te méfies-tu ?
L'hiver, lui seul désormais nous attend,
déserts glacés, jours
courts comme tes accès d'orgueil
livides comme un rebut, nus comme les couteaux ?
Moi qui t'ai donné toutes les saisons
je meurs si je ne vois pas un nouveau bourgeon.

Le portable laissé sur le couvre-lit

Il siffle le portable
laissé sur le couvre-lit
dans ma chambre d'hôtel
semblable à un insecte
poli, gigantesque.
Je me réveille et je le prends.
C'est la voix que j'attends.
Et je te dis merci, ô vie.
Dimanche matin
et tu m'es proche
d'une mer à l'autre mer
ta voix arrive claire.
Peut-être m'aimes-tu encore.
Miracle qui continue.
Lumière d'une autre aurora.

Quelque chose d'aussi immense

Comme il était droit mon père
quand il montait l'escalier
de retour du bureau
et nos voisines, les coiffeuses
le saluaient : « *dottore* ».
Quel pas rapide, assuré.
Quel complet, quels pardessus il portait
quand le dimanche il rentrait
fort comme une rafale de tramontane
de ses secrets, ses féériques
voyages de fin de semaine.
C'est justement des basques de son pardessus
que ce soir-là il fit sauter
sur le carrelage de la cuisine
pour moi le petit chien promis
le petit berger allemand
qu'ensuite nous avons appelé Sahib.

*Ora finalmente ci penso.
Mia vita, non mi hai più regalato
qualcosa di così triste,
qualcosa di così immenso.*

Maintenant j'y pense enfin.
Ma vie, tu ne m'as plus donné
quelque chose d'aussi triste
quelque chose d'aussi immense.

Qualche piccola pergola

Quelque petite pergola

*Portami ancora, vita,
portami ancora, ti prego,
qualche piccola pergola
qualche grappolo d'uva
– c'era sul terrazzino
dalla panchina azzurra
della casa di quand'ero bambino
in via Carducci 3 –
regalamele tu
domestiche vendemmie
da cui poi ricavare
il vino di un sorriso.
Di quel sorriso schietto,
intimidito e tutto
luce candida e vera
che solo mi rassicura.
Portamelo tu ancora.
Di quello non mi privare.*

Apporte-moi encore, ô vie,
apporte-moi encore, je t'en prie,
une petite pergola
une grappe de raisin
– il y en avait sur le balcon
à la banquette bleue
de la maison de quand j'étais enfant
au 3 de la via Carducci –
offre-les-moi
vendanges domestiques
de quoi ensuite tirer
le vin d'un sourire.
De ce sourire ingénu,
timide et toute
lumière candida et vraie
qui seul me rassure.
Donne-le-moi encore.
De cela ne me prive pas.

Più pietà

Plus de pitié

*Devi avere più pietà per chi soffre
mi dici, mia vita, e hai ragione.
Non so che galaverna, che gelata
un giorno mi intaccò il cuore.
Da allora, lo confesso, il dolore
degli altri mi sembra spesso cosa
di poco conto se penso
a quello che io ho patito.*

Tu dois avoir plus de pitié pour celui qui souffre
me dis-tu, ma vie, et tu as raison.
Je ne sais quel givre, quelle gelée
un jour m'a attaqué le cœur.
Depuis lors, je le confesse, la douleur
des autres me semble souvent
peu de chose si je pense
à ce que j'ai souffert.

*Ma di un bambino che aspetta suo padre
invano
di un senzatetto costretto a tendere la mano
di chi dalla sua terra è lontano
e non vi può ritornare
tu lo sai che mi stringe una pietà
– benedetta, benvenuta anche adesso –
più forte che di me stesso.*

Mais pour un enfant qui attend son père en vain
pour un sans-logis contraint de tendre la main
pour celui qui est loin de sa terre
et n'y peut retourner
tu sais que m'étreint une pitié
– bénie, bienvenue même aujourd'hui –
plus forte que pour moi-même.

Quale simmetria, quale matematica

A Mimmo Paladino

*Quale simmetria, quale matematica
ha disposto intorno al tronco due braccia
parallele ma capaci di tracciare
un orizzonte e di puntare allo zenith ?
Quale simmetria, quale matematica
astratta, arcana, ha deciso
che l'uomo avrebbe avuto un naso
tra due occhi e una bocca
e un sesso e due talloni cui tocca
sollevarsi da terra senza volare ?*

*Quale pensiero esemplare
quale idea di Platone
quale emanazione di Plotino
ha dato al corpo, ritenuto vile,
la nascosta geometria del divino ?
Chi ha dato l'oro alla tigre ?
Chi il suo acuto vibrare al violino ?*

*Questa geometria, questa matematica
la scopre nel suo sogno l'artista
come tra dune di sabbia una pista
inattesa, implacabile, precisa
per forse arrivare all'oasi
per forse dar forma all'estasi*

Nizza-Marsiglia, dicembre 2003

Quelle symétrie, quelle mathématique

A Mimmo Paladino

Quelle symétrie, quelle mathématique
a disposé autour du tronc deux bras
parallèles mais capables de tracer
un horizon et de pointer vers le zénith ?
Quelle symétrie, quelle mathématique
abstraite, mystérieuse, a décidé
que l'homme aurait un nez
entre deux yeux et une bouche
et un sexe et deux talons pour devoir
se soulever de terre sans voler ?

Quelle pensée exemplaire
quelle idée de Platon
quelle émanation de Plotin
a donné au corps, estimé vil,
la géométrie cachée du divin ?
Qui a donné l'or aux tigres ?
Qui au violon son vibrato perçant ?

Cette géométrie, cette mathématique
l'artiste la découvre dans son rêve
comme entre des dunes de sable une piste
insoupçonnée, implacable, précise
pour peut-être arriver à l'oasis
pour peut-être donner forme à l'extase.

Nice-Marseille, décembre 2003

Giuseppe Conte est né à Porto Maurizio (Ligurie, Italie) en 1945. Poète, romancier, essayiste, auteur de théâtre. Une dizaine d'ouvrages traduits en français dont *Villa Hanbury*, poèmes (L'Escampette, 2002, trad. de Jean-Baptiste Para) et *La Femme adultère (L'adultera)*, Prix Stresa, éd. Laurence Teper, 2008, trad. Monique Baccelli). Les poèmes ci-dessus sont extraits *Ferite e rifioriture* (2006, Prix Viareggio de la poésie)